



Le mot est faible. Une collection, deux ouvrages, un parti-pris.

Vincent Chambarlhac

► To cite this version:

Vincent Chambarlhac. Le mot est faible. Une collection, deux ouvrages, un parti-pris.. Territoires contemporains, Université de Bourgogne, 2019, Varia, http://tristan.u-bourgogne.fr/CGC/publications/TC_VARIA/CR_ouvrages/chambarlhac_mars2019.html. hal-02078137

HAL Id: hal-02078137

<https://hal-univ-bourgogne.archives-ouvertes.fr/hal-02078137>

Submitted on 25 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le mot est faible. Une collection, deux ouvrages, un parti-pris. Ludivine Bantigny, *Révolution*, Paris, Anamosa, 2019. Déborah Cohen, *Peuple*, Paris, Anamosa, 2019 ¹

Mots-clefs : révolution ; peuple ; LQR ; édition militante

Index géographique : France ; Europe ; Monde

Index historique : XIX^e-XXI^e siècle

Anamosa, jeune maison d'édition, lance une nouvelle collection dirigée par Christophe Granger, *Le mot est faible*. De courts opus, des textes brefs, « aux souffles décapants » selon l'incipit, s'attachent à un mot « dévoyé », démonétisé, qu'il « s'agit de rendre à ce qu'il veut dire ». Une collection militante donc qui, dans l'ordre éditorial et militant, semble une mise en abyme, d'un collectif « les mots sont importants » et son livre éponyme, à moins que ce ne soit la collection Les Mots, des PUM. Ici, *le mot est faible*, ces ouvrages entendent en recharger le sens. Il y a là également comme l'écho d'une proposition ancienne d'Éric Hazan sur la Linguae Quintae Respublicae (LQR), forgée par analogie avec le travail de Victor Klemperer sur la LTI qui permit l'acceptation du nazisme : la proposition visait alors à saisir comment, par les mots, les expressions et les syntagmes le néo-libéralisme impose en France son horizon d'attente sous la V^e République. L'ouvrage date de 2006, sa portée est déconstructrice ². En 2019, *Le mot est faible* s'engage dans une voie davantage constructiviste, puisqu'il s'agit « d'arracher le mot à la langue du pouvoir » (*i. e.*, la LQR semble-t-il donc).

Deux mots, deux textes, deux historiennes de l'équipe du GRHis à l'université de Rouen dont l'un des axes porte sur la *Révolution française, les révolutions des XIX^e au XXI^e siècle* ³. Ludivine Bantigny s'empare du mot « révolution », Déborah Cohen de « peuple ». Plus qu'une recension de chacun des titres, on discutera l'un et l'autre ici pour se saisir de la collection, des virtualités qu'elle implique, d'une manière d'intervention de l'historienne (*i. e.* l'historien) qu'elle suppose. Les deux ouvrages semblent l'expression d'un moment politique de la société française, celui d'une séquence sans doute ouverte par l'expérience de Nuit debout (que cite Déborah Cohen), poursuivie par le mouvement contre la loi travail, à présent par le mouvement des gilets jaunes. Mouvement qui affleure parfois sous la plume de

¹ <https://anamosa.fr/>.

² Éric Hazan, *LQR La propagande du quotidien*, Paris, Raisons d'Agir, 2006.

³ <http://grhis.univ-rouen.fr/grhis/>.

Ludivine Bantigny (p. 52), davantage présent par la question du peuple contre l'élite, contre le pouvoir, chez Déborah Cohen (p. 15, p. 23, p. 32, etc.).

Révolution, peuple donc : deux formes d'écriture pour arpenter ce lexique. La révolution est un sujet qui parle, dit je, un rêve, des futurs et des passés, un horizon chez Ludivine Bantigny. Le modèle d'écriture, où se joue la subjectivité de l'historienne, s'inscrit dans un ton déployé en 1989 par Daniel Bensaïd, première référence de l'ouvrage⁴. Il s'agissait là d'une remembrance, aujourd'hui le mot de révolution sort « brisé » de ses sens dévoyés (p. 15). Devant ce constat, Ludivine Bantigny use d'un ton enlevé, rythmé, parfois lyrique, pour se saisir du « temps hors de ses gonds » qu'est la révolution (p. 27), pour « redonner du sens » aux possibles d'aujourd'hui (p. 99). L'écriture n'hésite pas à recourir aux poètes, de Shakespeare à Maïakhovsky, via Breton... et le recours aux ouvrages d'historiens procède de quelques notes de bas de pages. *A contrario*, point de notes de bas de page chez Déborah Cohen, mais une courte bibliographie en fin d'ouvrage. L'historienne travaille le langage, acte les effets sur l'analyse du politique du tournant linguistique (p. 19). Son écriture est davantage attachée à l'analyse linguistique, au heurt de l'agir et de pouvoir (de se) nommer puisque le peuple n'est peuple dans l'acception représentative qu'en tant qu'il parle, qu'il articule. Dès lors, quand les éditorialistes lui déniaient toute parole intelligible, il n'est pas de peuple, une foule, une populace seulement. Le peuple se comprend en rapport. Laissons la démonstration, bien plus riche que ces quelques lignes, toujours en situation.

Deux manières d'être en historienne (historien) aux mots objets de la collection s'esquissent dans le frottement de ces écritures. Toutes deux disent l'historienne certes, mais toutes deux en regard de l'incipit de la collection questionnent le mot. Le rythme imprimé aux pages sur la révolution bute parfois sur une forme de possibilité de l'utopie (telle que l'on peut la retrouver chez Ernst Bloch⁵) où la révolution est un possible lointain. Le sentiment est d'autant plus fort finalement dans l'écriture qu'hors le spectre de la révolution française, le souvenir de la révolution soviétique semble tenir, dans l'horizon de la collection (rendre le mot à ce qu'il veut dire) du non contemporain. *La dernière génération d'octobre*⁶ s'épuise, appartient au siècle d'avant. Sous la plume de Ludivine Bantigny, l'actualité du mot surgit surtout de ses marges, ainsi de courtes pages consacrées « aux casseurs » (p. 51, p. 52). Octobre est là finalement un soleil noir tant il incarne un mot que pourtant l'on retrouve aussi, en fin d'ouvrage, accolé à la question du désir, des mondes possibles. La « révolution » est là

⁴ Daniel Bensaïd, *Moi la Révolution, remembrance d'un bicentenaire indigne*, Paris, Fayard, 1989.

⁵ Ernst Bloch, *Du rêve à l'utopie. Entretiens philosophiques*, Textes choisis et présentés par Arno Münster, Paris, Hermann, 2016.

⁶ Benjamin Stora, *La dernière génération d'octobre*, Paris, Stock, 2003.

lestée d'un poids encore fortement empreint des acceptions communistes au sens large d'une révolution politique, quand sa contemporanéité peut sans doute recourir à d'autres filiations libertaires et utopiques. Évoquer ici la révolution participe sans doute de la posture mélancolique et politique repérée par Enzo Traverso⁷. Par frottement, « peuple » chez Deborah Cohen affirme, dans les contextes discursifs qu'il implique, une conflictualité davantage contemporaine. Signe du temps sans doute, et d'une actualité brûlante. Cette contemporanéité, couplée à un style plus analytique, somme l'écriture de s'engager : il est régulièrement question d'un « nous », qui n'est pas le « je » d'un historien (p. 48, p. 50, p. 53, etc.), mais un « nous » politique.

Ces deux mots se rendent-ils ainsi à ce qu'ils veulent dire ? Oui, mais c'est là autant l'effet d'une démonstration que d'un style : à la révolution la mélancolie politique, au peuple l'interrogation contemporaine sur ce eux et nous. On posera l'hypothèse ici et maintenant qu'au mot son style, ou à tout le moins que le style dit l'usage des états contemporains du mot. Le style est là fils de la commande éditoriale, ressource épistémique. Ces livres, comme la collection, sont d'actualité. Ils participent de l'essai d'historiennes, renouent avec une littérature d'intervention, rehaussée par les innovations typographiques d'Anamosa. Ils s'inscrivent dans une topique éditoriale où ressurgit la brochure, les textes engagés, comme chez Gallimard avec les textes d'Erri de Luca, Régis Debray. Le champ éditorial est aussi un terrain politique où se joue le sens des mots. Tels quels, ces deux ouvrages prennent ainsi place dans une histoire éditoriale du mouvement social et politique qui reste encore à écrire.

Vincent Chambarlhac

Maître de conférences en histoire contemporaine

Université de Bourgogne-Franche-Comté, Centre Georges Chevrier-UMR 7366

⁷ Enzo Traverso, *Mélancolie de gauche. La force d'une tradition cachée (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, La Découverte, 2016.